

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 15 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes d'intérieur. — Deux sortes de bas en dentelle. — Collier Henri III. — Fraise Médicis. — Dentelle Renaissance. — Passanterie soie et perles. — Bas d'enfant (deux dessins). — Calotte grecque, bordure et rond. — Broderie sur tulle grec. — Dessus de plateau au point russe. — Rond en crochet et mignardise. — Petite Étoile. — Caricature de la mode : anciennes enfilures du département de l'Eure. — Notes.

SUPPLÉMENT : Plancha de modes coloriées.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette d'intérieur. — Jupe de faille très-longue et ample. Vestes mousquetaire avec grand gilet de satin bleu arur. Les poches, les parements et les revers du devant et du derrière sont ornements de petits galons ratiés, terminés en pointes par des boutons d'acier.

Sur l'épaule se trouvent des flots de rubans retenus par une boucle d'acier. — Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

2. Collier Henri III. — Un plissé assez haut est monté en collier, il se trouve soutenu extérieurement par des coques de rubans de faille ou de turquoise prise dans le biais de l'étoffe. Ces coques forment couronne tout autour, le plissé est agrémenté d'une petite guipure neige qui en adoucit le sérieux et accompagne bien le cou.

3. Fraise Médicis. — Un bouillonné de crêpe lisse fait pied à une garniture de turquoise bleu Louise doublée de bleu turquoise, laquelle, montée en gros tuyaux, retombe sur une fraise de tulle bien fournie, qui forme colerette; cette fraise retombe sur l'encolure de la robe dans la partie des garnitures, le bouillonné seul enserre le cou.



1. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

4. Dentelle Renaissance. — Cette dentelle s'exécute à l'aide du lacet Renaissance et des barrettes de Venise. Nous avons si souvent expliqué ce travail, qu'il est inutile d'y revenir aujourd'hui. Il faut avoir soin de choisir du lacet de la grandeur exacte de celui indiqué sur notre dessin.

5. Passanterie soie et perles. — Modèle des Galeries de Choiseul, 26, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Cette palme, si gracieuse de forme, se pose comme motif d'ornement sur le dos et le devant des confections, dans les angles des jupes, en garniture même; car ce même modèle se trouve répété en quatre grandeurs variées dans la maison qui nous en a fourni le type; je les ai vu servir à rattachier les retournés d'une jupe en guise de pattes; c'était ravissant. Le travail de la passanterie en lui-même est très-joli, mais il est encore rehaussé par l'addition de perles de jais.

6. Bas au tricot pour enfant. — Sauf les proportions, la marche pour faire le bas d'enfant est à peu près la même que pour le bas de grande personne. Il y a des tricotuses qui, pour éviter à chaque instant le changement d'aiguilles, ne se servent que de deux aiguilles, se réservant de remuer ensuite les deux côtés du bas à l'aide d'une couture. A mon avis, ce système est mauvais; le bas y perd de sa grâce et de sa tournure.

Pour notre petit bas, nous travaillerons sur quatre aiguilles.

Montez 60 mailles, 15 sur chaque aiguille; faites trois rangées à côtes régulières, composées de 2 points à l'envers, 2 à l'endroit, bien au-dessous les uns des autres. Notre dessin 7 reproduit fort exactement le travail de ces côtes et une partie du travail qui suit.

Au-dessous, faites deux rangées de points à l'envers tout le tour.

Puis commencez le dessin. Premier tour, — 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers. 2<sup>e</sup> tour, — Semblable.



2. COLLIER HENRI III.

Les diminutions doivent se répéter huit fois de suite; mais on laisse entre chacune six tours d'intervalle.

Faites une dizaine de tours sans diminutions, puis partagez votre tricot en quatre parties; mettez le quart sur une seule aiguille; ce quart doit avoir le point de couture au milieu.

Tricotez durant dix-huit rangées, dont une à l'endroit et une à l'envers, le commencement du talonnet, sans poursuivre le dessin. Comme on retourne son ouvrage au bout de chaque rangée, en faisant tantôt un tour à l'endroit, tantôt un à l'envers, ils se trouvent du bon côté tous à l'endroit.



6. BAS D'ENFANT.

Nous voilà au talonnet lui-même. Lorsque vous êtes à deux points plus loin que celui de la couture, prenez une maille sans la tricoter; tricotez la maille suivante et rabattez la maille nulle sur celle-ci; puis tricotez la maille suivante.

Pour bien saisir ce travail, je vous renvoie au numéro 2 de la *Revue de la Mode* (du 21 janvier 1872), où tous les détails de la fabrication d'un grand bas sont donnés avec des explications à l'appui.

Ceci fait, on tourne son ouvrage, et, avec l'aiguille qui reste chargée, on fait son tour à l'envers.

Lorsque vous êtes arrivée deux points plus loin que la couture, prenez deux mailles à l'endroit, puis la maille suivante, et retournez l'ouvrage, en continuant jusqu'à ce que vous soyez arrivée au bout du talonnet et qu'il n'y ait plus rien à rabattre.

On relève ensuite les mailles qui se trouvent en long au talonnet, et, reprenant les quatre aiguilles, on tourne tout autour du bas. On appelle cela la *fourche*. Au point de réunion de la fourche, au cou-de-pied, il faut faire des diminutions durant six rangées, en les espaçant de deux points en deux points du côté droit, le premier relevé; vous tricotez à la fois une maille du talon et une du cou-de-pied pour faire cette diminution; de l'autre côté, vous prenez la première maille sans la tricoter; tricotez la deuxième et abattez la maille nulle sur celle-ci; puis continuez à remonter la fourche, en tournant tout autour. Le dessin doit se continuer sur le cou-de-pied; à partir des diminutions en dessous, on fait toutes mailles à l'envers.

Les diminutions de la fourche, une fois faites, il faut encore, en tournant, faire une vingtaine de rangées qui forment le dessous du pied; puis commencer



4. DENTELLE RENAISSANCE.

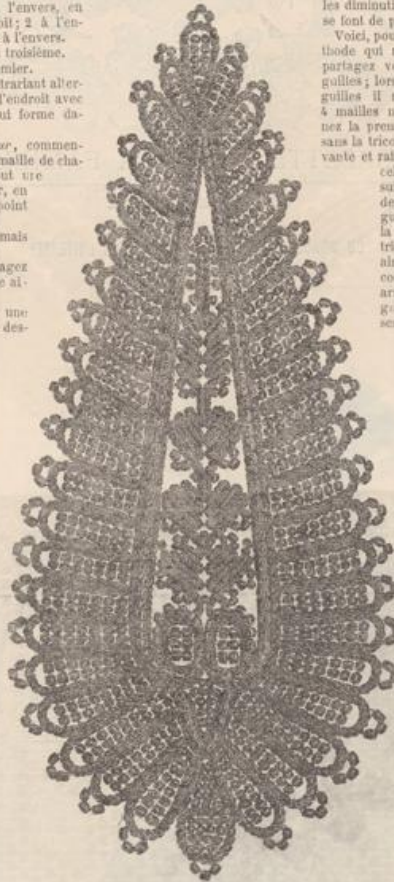
3<sup>e</sup> tour. — 2 mailles à l'envers, en dessous de celles à l'endroit; 2 à l'endroit, en dessous de celles à l'envers.

4<sup>e</sup> tour. — Semblable au troisième.

5<sup>e</sup> tour. — Pareil au premier.

Et toujours ainsi, en contrariant alternativement les mailles à l'endroit avec les mailles à l'envers, ce qui forme damier.

Au *treute-duxième* tour, commencez une diminution d'une maille de chaque côté du point de couture que vous avez dû réserver, en faisant régulièrement un point à l'envers dans le milieu.



5. PASSEMENTERIE SOIE ET PELLER.

les diminutions du bout de pied, qui se font de plusieurs manières.

Voici, pour ces diminutions, la méthode qui m'a paru la meilleure: partagez votre tricot sur trois aiguilles; lorsque sur une de vos aiguilles il ne vous reste plus que 4 mailles non tricotees, vous prenez la première de ces 4 mailles, sans la tricoter; vous tricotez la suivante et rabattez la maille nulle sur celle-ci. Tricotez les deux suivantes, ainsi que les deux premières de l'aiguille suivante; puis prenez la 3<sup>e</sup> maille sans la tricoter; tricotez la suivante et rabattez la maille nulle sur celle-ci, et ainsi de suite, sur les aiguilles, en faisant vos diminutions au commencement et à la fin de chaque aiguille; bientôt vous arriverez à n'avoir plus que 6 mailles; vous les mettez en face l'une de l'autre, les tricotez ensemble en rabattant la première sur la seconde, et celle-ci sur la troisième, ce qui termine complètement le bas.



3. FRAISE MÉDICIS.

8-9. Calotte en application de drap sur drap. — On porte donc encore des calottes, me dira-t-on? — Mais oui, certes; il faut bien, hélas! remplacer l'abandonné chevelure qui n'est l'appanage qu' de la jeunesse. Aussi devons-nous réserver dans nos colonnes une place au travail de la calotte grecque.

Notre modèle s'exécute sur drap ou sur velours. Dans les deux cas, les fleurs se feront en application de velours d'une nuance tranchante. On les encadre d'une soutache d'or, illustrée d'un point de piqûre noire dans le milieu. Le ruban qui relie les fleurs et les tiges peut aussi comporter une application, laquelle sera bordée d'un feston en cordonnet d'une nuance très-claire. La grecque se brode au point de chaînette excessivement régulier fait avec de la soie noire. On peut aussi la broder d'une petite gaze ronde excessivement fine. Quant à la tige et à ses tortillons, il faudra poser une soutache noire ou deux brins de soie d'Alger, sur lesquels on fera un point de cordonnet espacé, soit avec du fil d'or soit avec du cordonnet assorti à la grande fleur. Si je n'ai pas spécifié de nuance à employer, c'est que ce nuancement dépend de la couleur que l'on adoptera pour la fleur. On pourrait, par exemple, faire l'application de la fleur en velours vert et employer, pour le reste du travail, des soies de verts dégradés et nuancés.



7. TRAVAIL DU BAS.



8. BORDURE DE CALOTTE GRECQUE EN APPLICATION DE DRAP OU DE VELOURS.

10. Broderie sur tulle grec.

— La broderie en reprise sur tulle grec est un travail facile, peu onéreux, grâce auquel on peut exécuter rapidement de jolis rideaux de vitrage, des stores, des couvre-pieds, des dessus d'édition des volles de fauteuil, etc.

Le tulle grec se trouve généralement dans le

commerce de blanc de large; se vend par mètres; mais qui est de se prêter à l'ouverture, lide, et clatement d'ouvrage. Notamment chez M. s'écrivent bien pour que pour d'édition. Les vents servir du tulle, unes des On en le de colle, bien exécuter proprement de tulle, fois en notre de l'ouvrage le travail est. Ce mo suivi d'u re, aussi te que pe

11. De ce desso au point-couleur ment. A derie, il sur du c

commerce et dans les maisons de blanc; il se fait en très grande largeur: 2 mètres à peu près; son prix est modéré: il se vend depuis 3 francs le mètre; mais je conseille aux dames qui entretiennent cet ouvrage de se procurer du tulle de première qualité, au réseau bien ouvert, bien régulier et bien solide, et de s'adresser alors spécialement à une de nos maisons d'ouvrages.

Notre modèle a été dessiné chez M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. Son exécution, qui peut s'étendre à l'infini, convient aussi bien pour rideaux de vitrage que pour couvre-pieds ou dessus d'édredon.

Les rosaces, au besoin, peuvent servir isolément et se passer du treillage qui les sépare les unes des autres.

On emploiera pour cet ouvrage du coton à reprise bien mouliné, bien régulier. Le point à exécuter est celui de la reprise proprement dite; dans un réseau de tulle, le fil doit passer trois fois en se contrariant; du reste, notre dessin, aussi exact que l'ouvrage lui-même, reproduit le travail tel qu'il doit être exécuté.

Ce modèle sur tulle grec sera suivi d'une série de même genre, aussi variée et aussi attrayante que possible.

**11. Dessous de plateau.** — Ce dessous de plateau s'exécute au point russe sur cachemire de couleur assortie à l'ameublement. Avant d'exécuter la broderie, il faut blâir le cachemire sur du calicot bien empesé ou



9. ROND DE CALOTTE GRECQUE.

sur de la mousseline raide, afin d'éviter que les points, simplement lancés, ne tirent sur l'étoffe et ne la fassent plisser. Avec notre dessin, on peut aussi obtenir une jolie petite pour dame.

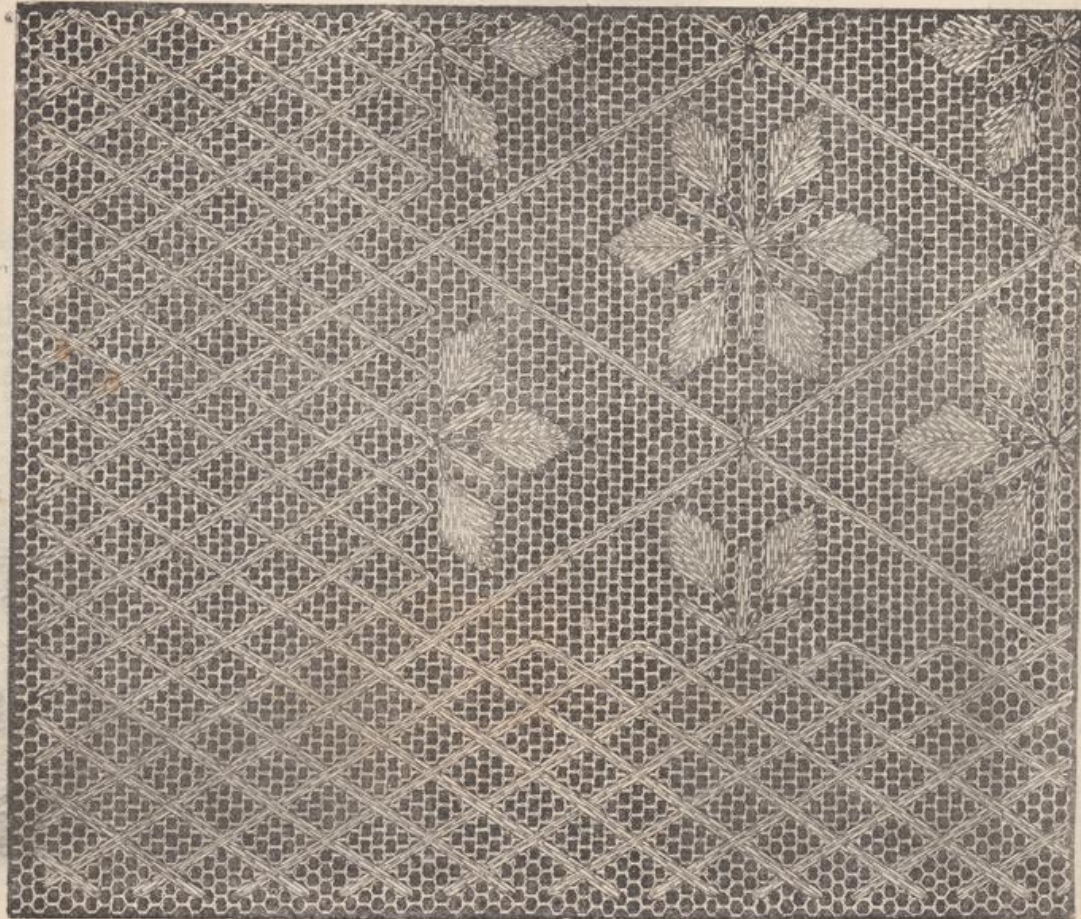
**12-13. Rond en crochet et mignardise.** — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker. — Il y a peu de ronds aussi légers et aussi gracieux que le modèle que nous publions; mais il demande, plus qu'aucun autre, une grande régularité de points.

Il faut bien choisir son coton et le prendre de première qualité.

Le rond du milieu se compose de brides fort rapprochées; il est surmonté de grandes branches formant branches de roses; au-dessus de ces branches se trouve un rang formant arcades, et un autre rang à tête-bêche formant petites dents.

C'est sur ce rang que la mignardise s'appuie d'un côté; de l'autre côté, elle est maintenue par un cercle fait tout en brides rapprochées; sur ce cercle un peu mal vient s'appuyer la garniture dentelée, qui se fait aussi à l'aide de la mignardise. Un rang de crochet, qui va du milieu d'une dent à l'autre en passant en dessous, maintient bien ces dents dans la forme qu'elles doivent prendre, et un simple rang de crochet, agrémenté de quelques picots, termine le rond.

La petite étoile destinée à relier entre eux plusieurs grands ronds se fait identiquement de même, et réclame le secours d'une mignardise qui forme les dents extérieures.



10. BRODERIE SUR TULLE GREC, POUR RIDEAUX, STORRS, VOILES DE FAUTREUILS, ETC. — MO-ÈLE DE M<sup>me</sup> LECKER.

MÉDICIS.

sur celle-ci, et diminutions au... bientôt vous... chaque al... tricotez sur... et celle-ci sur... le bas.

sur drap. — dim-t-on? — placer l'abou-

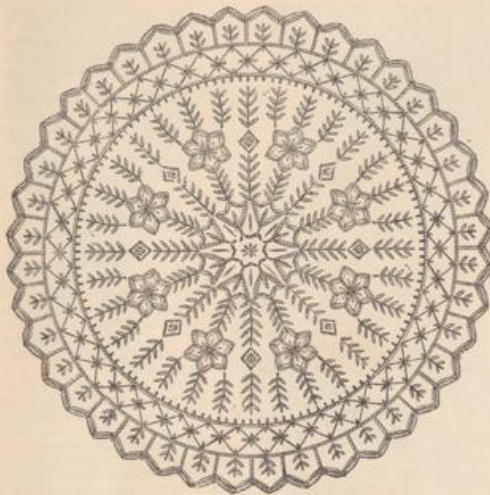


U. BAS.

ement régulier... aussi la broder... fine. Quant à... r une soutache... or lesquels on... avec du fil d'or... de fleur. Si je... c'est que ce... ancement dé... d de la cou... que l'on adop... a pour la fleur... pourrait, par... ample, faire l'ap... que de la fleur... velours vert... employer, pour... reste du tra... il, des soles de... ris dégradés et... ances.

**10. Broderie sur tulle grec.** — La broderie en tulle grec est un travail facile, peu coûteux, grâce auquel on peut exécuter rapidement de jolis rideaux de vitrage, des stores, des couvre-pieds, des dessus d'édredon, des voiles de fauteuil, etc.

Le tulle grec se trouve généralement dans le



11. DESSOUS DE PLATEAU AU POINT Russe.

14. Toilette d'intérieur. — Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre. — Robe en tulle beige, couleur gris ardoise; un grand volant simplement froncé garnit tout le tour du jupon par en bas; devant, ce volant forme arc; et suit la disposition dentelée de la garniture ruche à la vieille qui agrémente le tablier. La tunique princesse est ouverte; elle est drapée derrière en plis en travers et encadrée de la même garniture ruche à plis contraires. Un grand gilet, aux basques Louis XV, complète l'ensemble de la toilette.

15. Sortie de bal. — Robe de velours rubis, recouverte d'une grande sortie de bal en vigogne d'un blanc un peu jaunâtre; ce vêtement, que son grand capuchon à plis rapproché du style arabe, est orné d'un grand blais de velours bleu Louis, complété par des glans en soie, avec boules bleues. Bachelik en tricot à la main, recouvrant la tête et retombant par derrière



14. TOILETTE D'INTÉRIEUR.

après s'être croisé sur la poitrine. — Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel.

16. Sortie de bal ou de théâtre. — Robe de velours couleur bordeaux, formant longue traîne. Sortie de bal ou de théâtre en cachemire blanc doublé de soie cerise, de forme pelisse à grandes manches mac-farlane. Ce vêtement est complété par un grand capuchon pointu dont les plis se rattachent à l'aide d'une cordelière d'or qui fait coulisse.

Le capuchon est orné de pailles en ga-



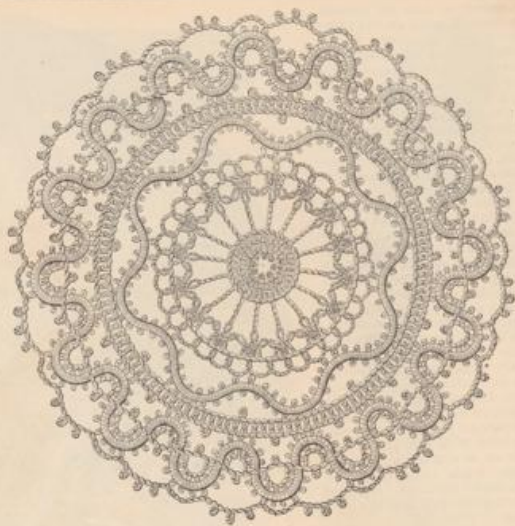
13. PETITE ÉTOILE.

lon d'or, assorties à celles qui agrémentent l'ensemble du vêtement. Une écharpe de tulle de soie, gracieusement posée sur la tête, remplace le capuchon, qui serait trop lourd à relever et écraserait la coiffure.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de ville. — Robe de satin marron doré. La jupe, peu ample, est garnie d'un grand volant monté en fronce et surmonté d'un ruche de même étoffe bordé d'une bande de martre de Canada; cette fourrure peut se remplacer par du skunk, du vison ou de la marmotte. Le nus, qui semble relever le volant, est bordé de même fourrure; il domine une draperie gracieusement disposée. La tunique forme une draperie fort courte, arrondie par devant, se relevant sur le côté pour retomber derrière en écharpe droite, un peu bossuée. Corsage à taille arrondie; un pli Watteau part du milieu du dos et vient retomber sur la crumpe sur laquelle il s'appuie. Les revers du corsage, ainsi que ceux des manches, sont en velours de soie marron assorti de nuances à l'étoffe de la robe; la bande de fourrure se retrouve au corsage, où elle forme collier.

Une ceinture en cuir, avec ornements en ar-



12. BOND AU CROCHET ET MIGNARDISE.

gent oxydé, retient une riche amoulière qui tombe sur le côté droit entre les deux parties de la tunique.

Chapeau Raphaël en velours marron; les bords retroussés sont ornés de faille de plusieurs couleurs et de vieil argent.

Deuxième toilette. — Robe de taffetas d'Italie gris-perle, formant légèrement la traîne, ornée de trois volants montés en fronce, surmontés de trois bouillonnés de même étoffe. Tunique artistement drapée d'une façon toute nouvelle. Elle est encadrée d'une riche passementerie et agrémentée d'une belle blonde perlée. Corsage arrondi, à pointes devant, recouvert d'une légère mantille qui se croise devant, et forme basques arrondies au-dessus de la tunique.

E. BOUGY.



15. SORTIE DE BAL.



1873

*Imp. de la Revue de la Mode, Paris*

*A. Chailot*

N° 99

REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13 Quai Voltaire, à Paris

*Édités par M. Cavalry, G. B. des Copieuses.*

ROBES DE LA MÈRE

de fourrure les  
les polonaises.  
le complément  
qu'elles soient  
mère. Tous les  
nis de bandes  
La martre, le  
maintenant  
femmes d'un  
belles fourrures  
peu raisonnables  
la mode au po  
tre de côté, p  
d'autres d'une  
férieure, et il  
que la martre  
toujours la p  
plus élégante  
Il est arrivé c  
le luxe, se pr  
une rapidité in  
dant à toutes  
toutes les fo  
femme a voulu  
tement orné  
a fallu s'ingé  
ner satisfacto  
ambitions fem  
dustrie a mis  
ce but le skunk  
la loutre, le li  
qui, dans un  
plus on moins  
abordables pou  
tes les bourses  
néanmoins, ch  
suivant l'étoffe  
Ainsi, je cons  
nard argenté,  
qui sont des f  
res, sur le vel  
couleur; le si  
soie, le drap,  
la marmotte,  
tramé ou le v  
noir, marron,  
prune, etc. Le  
castor accom  
drap de la m  
ces peaux et f  
lies garnitures  
plois souvent  
paletot ajusté  
garniture, ou  
collet rabatt  
ments très-ha  
ou en castor. J  
lisse en soie p  
lissée, pas  
n'ayant pour  
qu'un grand c  
castor et de la  
sur des man  
demi-larges en  
ment, qui m'a  
te. Cela ressem  
confortables p  
mes, qui son  
même au col et  
J'ai dit qu'on  
de bandes de f  
des tuniques et  
j'ajouterai qu'  
beaucoup de l  
corsages sans  
qu'une piqûre  
liéré de faille  
surtout, quand  
drap ou une é  
formant cost  
Plus que jamai  
jupon de vel  
voiant. On pré  
ment le jupon  
pou uni; mais  
lourde, non pas  
dant je ne puis  
Ce qu'il y a de  
un meuble. A  
lette habillée; a  
chemise, il est  
solide; si on a  
fonds, c'est-à-d  
Jamais d'éconon  
ce genre; la du  
Du rosier, le v  
plus élégante et  
et le satin pour  
La dentelle b  
broderie au pas  
n'importe quel

J'ai remarqué  
de fourrure les  
les polonaises.  
le complément  
qu'elles soient  
mère. Tous les  
nis de bandes  
La martre, le  
maintenant  
femmes d'un  
belles fourrures  
peu raisonnables  
la mode au po  
tre de côté, p  
d'autres d'une  
férieure, et il  
que la martre  
toujours la p  
plus élégante  
Il est arrivé c  
le luxe, se pr  
une rapidité in  
dant à toutes  
toutes les fo  
femme a voulu  
tement orné  
a fallu s'ingé  
ner satisfacto  
ambitions fem  
dustrie a mis  
ce but le skunk  
la loutre, le li  
qui, dans un  
plus on moins  
abordables pou  
tes les bourses  
néanmoins, ch  
suivant l'étoffe  
Ainsi, je cons  
nard argenté,  
qui sont des f  
res, sur le vel  
couleur; le si  
soie, le drap,  
la marmotte,  
tramé ou le v  
noir, marron,  
prune, etc. Le  
castor accom  
drap de la m  
ces peaux et f  
lies garnitures  
plois souvent  
paletot ajusté  
garniture, ou  
collet rabatt  
ments très-ha  
ou en castor. J  
lisse en soie p  
lissée, pas  
n'ayant pour  
qu'un grand c  
castor et de la  
sur des man  
demi-larges en  
ment, qui m'a  
te. Cela ressem  
confortables p  
mes, qui son  
même au col et  
J'ai dit qu'on  
de bandes de f  
des tuniques et  
j'ajouterai qu'  
beaucoup de l  
corsages sans  
qu'une piqûre  
liéré de faille  
surtout, quand  
drap ou une é  
formant cost  
Plus que jamai  
jupon de vel  
voiant. On pré  
ment le jupon  
pou uni; mais  
lourde, non pas  
dant je ne puis  
Ce qu'il y a de  
un meuble. A  
lette habillée; a  
chemise, il est  
solide; si on a  
fonds, c'est-à-d  
Jamais d'éconon  
ce genre; la du  
Du rosier, le v  
plus élégante et  
et le satin pour  
La dentelle b  
broderie au pas  
n'importe quel

COURRIER DE LA MODE

J'ai remarqué qu'on ne garnissait plus ou presque plus de fourrure les tuniques de robes et les corsages, ni même les polonaises. Les bandes de fourrures sont, en revanche, le complément obligé de toutes les confections d'hiver, qu'elles soient en velours, en drap, en soie ou en cachemire. Tous les vêtements par-dessus, longs ou courts, sont garnis de bandes de skunks, de marmotte, de loutre, de castor. La martre, le vison, si recherchés il y a quelques années, sont maintenant un peu démodés et portés surtout par les femmes d'un certain âge. Néanmoins, quand on possède de belles fourrures, il serait bien peu raisonnable de se sacrifier à la mode au point de les mettre de côté, pour en acheter d'autres d'une valeur très-inférieure, et il va sans dire que la martre-sibérienne sera toujours la plus belle et la plus élégante des fourrures. Il est arrivé ceci, c'est que le luxe, se propageant avec une rapidité inouïe, s'étendant à toutes les classes et à toutes les fortunes, chaque femme a voulu avoir un vêtement orné de fourrure. Il a fallu s'ingénier, pour donner satisfaction à ces petites ambitions féminines, et l'industrie a mis à la mode dans ce but le skunk, la marmotte, la loutre, le liski, etc., etc., qui, dans une proportion plus ou moins grande, sont abordables pour presque toutes les bourses. Il faut savoir, néanmoins, choisir la fourrure suivant l'étoffe du vêtement. Ainsi, je conseillerai le renard argenté, le chinchilla, qui sont des fourrures légères, sur le velours noir ou de couleur; le skunk avec la soie, le drap, le cachemire; la marmotte sur le velours tramé ou le velours anglais noir, marron, gris, gros vert, prune, etc. La loutre et le castor accompagnent bien le drap de la même nuance que ces peaux et font de très-jolies garnitures. On les emploie souvent ainsi : sur un paletot ajusté et croisé sans garniture, on pose un grand collet rabattu et des parements très-hauts en loutre ou en castor. J'ai vu une pelisse en soie plissée et matelassée, pas très-longue, n'ayant pour tout ornement qu'un grand collet croisé en castor et de hauts parements sur des manches droites et demi-larges en castor également, qui m'a paru charmante. Cela ressemble un peu aux confortables paletots d'hommes, qui sont garnis de même au col et aux manches.

J'ai dit qu'on mettait peu de bandes de fourrure au bas des tuniques et des corsages; j'ajouterai qu'on fait même beaucoup de jupes unies et corsages sans autre ornement qu'une pipère ou un lanié liséré de faille, de velours surtout, quand l'étoffe est du drap ou une étoffe de laine formant costume négligé. Plus que jamais, on porte le jupon de velours uni ou à volant. On préfère généralement le jupon à volant au jupon uni; mais je trouve que les volants en velours sont lourds, non pas précisément à porter, mais à l'œil. Cependant je ne puis disconvenir qu'ils sont absolument de mode. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un jupon de velours est un meuble. Avec une tunique élégante, il compose une toilette habillée; avec une simple polonoise de drap ou de cachemire, il est à la fois élégant et négligé; enfin il est très-solide; si on a fait un petit sacrifice sur la première mise de fonds, c'est-à-dire sur le prix d'achat, je ne conseillerai jamais d'économiser 10 ou 20 francs sur une acquisition de ce genre; la durée du velours est en raison de sa qualité.

Du reste, le velours a toujours été et restera l'étoffe la plus élégante et la plus seyante. Il se combine avec la soie et le satin pour former de merveilleuses toilettes. La dentelle blanche et noire, la passementerie, le jais, la broderie au passé ressortent mieux sur le velours que sur n'importe quelle autre étoffe, quelque belle qu'elle puisse

être. En un mot, je me répète, rien, à mon avis, n'est plus séduisant, rien ne va mieux à tous les âges, à toutes les tournures, à tous les visages, qu'une toilette de velours. Il me serait facile de démontrer que l'achat d'une robe de velours destinée à faire une toilette de soir, de dîner, de spectacle, est une véritable économie.

Supposons qu'une belle robe de velours coûte 500 francs, mettez 600. Pendant trois ans, quatre ans, elle formera le fond de la garde-robe; on la portera d'abord tout unie dans sa première fraîcheur, ensuite on la garnira de dentelles blanches ou noires. Si une couturière manque de parole et qu'un moment d'aller dîner en ville on soit obligé de se passer d'une fraîche toilette combinée pour la circonstance, on se console aisément : on a sa robe de velours, avec laquelle on a paru si charmante tel jour, à telle époque, maintes et maintes fois. Enfin, plus tard, on

combinée. Au bas de la jupe de satin, des bouillonnés à deux têtes, en tulle à pois dans lesquels sont passés des rubans de satin ou de faille bleus, ou gris argent pour une toilette demi-deuil, ou même noirs; si on veut une toilette toute noire. Les bouillonnés sont hauts chacun de 8 centimètres, sans compter les deux têtes, et au nombre de trois. Ils remontent par devant en coupant la jupe en biais et vont se perdre en diminuant de largeur à la ceinture de la robe, du côté gauche. Les dentelles noires devront être cousues bout à bout, de façon à former une haute dentelle composée de trois dentelles. Ainsi disposées, elles forment la tunique. Comme il faut que par derrière il y ait plus de longueur pour les relevés, on ajoute du tulle brodé qui sert à former le pouf, lequel sera en partie recouvert par la basque du corsage, ornée d'une dentelle moins haute et formée de plusieurs gros plis par derrière. Le corsage se fait en tulle brodé; il est ouvert en cœur devant et derrière; l'ouverture est garnie d'un bouillonné semblable à ceux de la jupe, mais moins haut, et qui forme une sorte de bretelle garnie de dentelle noire. Autour de l'ouverture, une dentelle très-plissée, surtout aux épaules, forme une sorte de fraise qui va en diminuant sur la poitrine et dans le dos, aux deux extrémités de l'ouverture. Une écharpe de la nuance des rubans passés dans les bouillonnés, forme le pouf et relève la tunique, qui est drapée de façon à montrer les bouillonnés qui remontent du côté gauche, et retombe droite du côté droit. On peut, si on veut avoir une toilette demi-deuil, ajouter une très-légère et très-brillante petite corde de jais sur les bouillonnés, sur le point qui fronce les deux têtes. J'oubliais de dire que les manches étaient à bouillons Henri III; ces bouillons, au nombre de trois, sont coupés par des fronces à tête, pareilles à ceux de la jupe et du corsage, dans lesquels sont également passés des rubans. Au bas de la manche, qui s'arrête à moitié de l'avant-bras, un volant très-fourré en dentelle noire. Cette toilette est très-habillée, sans être décolletée, et peut servir pour réceptions officielles, grands dîners, etc.

MARIE DE BAYERNY.

LA NEIGE

ET LES VERTES FEUILLES

(Suite et fin)

Marcelle ne sentait pas la fatigue, car son cher fardeau, ou qui se résoulaient maintenant le passé et l'avenir, était plutôt pour elle un allègement à ses peines qu'un poids véritable.

Où, Jean était pour elle l'avenir tout entier. Ainsi que le lui avait dit Marianne Martin litieux, Marcelle portait dignement le voile des veuves, et s'était promis d'être enseveli dans ses plis.

Elle était pourtant belle et jeune encore. Mais les grands cours, profondément malade, les affections qui se succèdent les uns aux autres, comme les fleurs d'un arbuste à chaque saison nouvelle; ils n'aiment qu'une fois, et, si l'objet de leur affection leur est ravi, ils vivent par les souvenirs en attendant la réunion dans la vie éternelle. Marcelle, d'ailleurs, n'avait-elle pas une ineffable compensation à son veuvage? Elle possédait un fils, elle ne vivait que par lui et pour lui. Grâce à ce fils, un rayon d'espérance glissait encore parfois sur ses vêtements noirs, une lueur de joie étincelait souvent à travers ses larmes de veuve.

Bientôt, tout en s'enfonçant de plus en plus dans la forêt, elle arriva sur un plateau très-élevé et presque entièrement découvert.

Quelques gigantesques châtaigniers avaient seuls pu s'accrocher dans l'air vif de ce sommet.

Près de leurs tronçons envasés par la foudre et à moitié pourris, s'élançaient de jeunes tiges droites et flexibles, destinées à les remplacer un jour, lorsque le temps aurait ter-



16. SORTIE DE BAL OU DE THÉÂTRE. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL.

coupe la grande queue, dont on fait un volant et on a une robe de vison, en ajoutant dessus une belle tunique en faille; mais le rôle de la robe de velours n'est pas encore fini après sept et huit ans d'existence. Elle se transforme alors en costume pour M<sup>lle</sup> Lili ou en blouse russe pour M. Bébé, ou bien on en fait une riche garniture, etc., etc.

Je sais bien que je n'apprends rien de nouveau à nos abonnés; mais je pense qu'il est utile de rappeler de temps en temps certains principes de toilette.

Puisque je suis sur ce terrain des transformations économiques, j'y reste, et je réponds à l'une de nos abonnées qui m'a demandé comment on peut utiliser une robe de satin noir, très-plate du haut, et de beaux volants de chanilly. Comme ce renseignement peut être utile à beaucoup de mes lectrices, je le donne ici, la Petite Correspondance n'étant peut-être pas lue de tout le monde. La robe de satin peut faire le dessous d'une très-belle toilette ainsi

arbusle à chaque saison nouvelle; ils n'aiment qu'une fois, et, si l'objet de leur affection leur est ravi, ils vivent par les souvenirs en attendant la réunion dans la vie éternelle. Marcelle, d'ailleurs, n'avait-elle pas une ineffable compensation à son veuvage? Elle possédait un fils, elle ne vivait que par lui et pour lui. Grâce à ce fils, un rayon d'espérance glissait encore parfois sur ses vêtements noirs, une lueur de joie étincelait souvent à travers ses larmes de veuve.

Bientôt, tout en s'enfonçant de plus en plus dans la forêt, elle arriva sur un plateau très-élevé et presque entièrement découvert.

Quelques gigantesques châtaigniers avaient seuls pu s'accrocher dans l'air vif de ce sommet.

Près de leurs tronçons envasés par la foudre et à moitié pourris, s'élançaient de jeunes tiges droites et flexibles, destinées à les remplacer un jour, lorsque le temps aurait ter-

miné l'œuvre de destruction, lorsque les vents déchainés auraient jeté bas ces colosses qui n'avaient plus de force et de sévé que dans l'écorce.

Ils étaient là, laissant passer les âges, paraissant presque aussi vieux qu'un énorme rocher sombre qui, comme un géant robuste, soutient les masses de terre où croissent les arbres.

Au-dessous du rocher taillé à pic, au fond de l'abîme, serpente une petite rivière aux fraîches eaux murmurantes, dont le bruit, toutefois, ne parvient pas jusqu'à ces hauteurs, et se perd dans le feuillage épais des vergues et des saules.

Afin de marcher sur le tapis de mousse qui s'étendait aux pieds des châtaigniers, Marcelle Gaubert côtoyait un instant cet abîme.

Tout à coup elle s'arrêta, frémissante. Une boue était devant elle, l'œil fixe, le poil hérissé, les mamelles pendantes et taries.

— C'est une mère, et elle a faim ! se dit la veuve. Je suis perdue.

Elle voulut fuir. La louve, en trois bonds, fut près d'elle. Puis les deux mères se regardèrent, immobiles. Marcelle, tout en serrant d'un bras son fils sur sa poitrine, saisit de l'autre une tige de châtaignier afin de s'en faire un bâton, une arme.

Mais le bois flexible ne se rompit point sous l'effort.

Alors, elle eut une inspiration. Elle retira sa mante, y plaça l'enfant, nous le lâcha ensuite, et son fils, qui dormait toujours, se trouva suspendu à une certaine hauteur, comme dans un hamac.

Tout est piégé et appréhension pour les loups. Aussi la louve laissa s'accomplir cette action, qui d'ailleurs fut brusque et rapide comme l'éclair.

— J'ai fait ce que j'ai pu, se dit la veuve. Dieu fera le reste.

Et elle attendit. Ce ne fut pas long.

La louve lui sauta à la gorge, et les deux mères roulèrent sur le sol.

Vainement Marcelle essaya avec ses deux mains de rejoindre cette terrible mâchoire qui l'étranglait. Se sentant vaincue et près de succomber en abandonnant son fils sans défense aux attaques de la louve, elle se traîna, elle rampa jusqu'au bord de l'abîme béant, au fond duquel coulait la petite rivière.

Puis elle jeta un regard adieu à son fils, et, par un effort désespéré, elle entraîna la bête fauve dans le précipice. Leur chute ne les sépara point. Se heurtant toutes deux aux aspérités du rocher, elles arrivèrent brisées et mortes au bord du gouffre.

V

En ce moment, une joie cordiale régnait chez l'oncle Robin, qui était paralytique.

Toute la noce de Martin Riaux s'y était transportée, musique en tête.

On but force rasades, car l'oncle Robin était paralytique, mais il n'était point avare.

Célestin Lobbejoie seul fut de mauvaise humeur.

Il prit Martin Riaux à part et lui dit :

— C'est-il que tout va se passer ici ? C'est-il qu'on boira sans manger ? C'est-il que, toi et ta femme, vous avez l'intention d'esquiver vos obligations concernant la noce en mettant tout sur le dos de l'oncle Robin, qui est paralytique ?

Martin Riaux se mit à rire.

— Tu n'es pas drôle, cousin, répondit-il, tu n'es pas amusant du tout ! Et pourtant, si tu n'étais point là, il me manquerait quelque chose. Explique-moi ça, si tu peux.

L'oncle Robin pleurait à chaudes larmes.

— Elle est venue ! disait-il. Elle a pensé à un pauvre vieux Robin. Elle s'est dit : Il sera content de me voir ! Et tu ne l'es pas trompé ! Buvois à la santé de ma nièce, à la santé de mon neveu Martin Riaux ! Ils sont venus me voir... C'est le plus beau jour de ma vie... Ils sont venus me voir le jour même de la solennité ! Buvois ! Quand les vieux s'aperçoivent que les jeunes ont bon cœur, ça les console de tout, même d'être paralytiques.

Cependant l'oncle Robin ne voulait pas les retenir plus longtemps.

On se remit en route pour Chery.

Dès qu'on eut quitté les Creuzettes, dès que le cortège fut entré dans la forêt, quelques jeunes gens coupèrent de longues branches de noisetiers garnies de vertes feuilles, et en formèrent d'élégants parasols qu'ils portèrent triomphalement devant la mariée.

Ce n'était point là une attention superflue, quoique l'on fit dans les bois.

Le soleil, en effet, était presque perpendiculaire, et la noce était beaucoup trop nombreuse pour abandonner le chemin et s'en aller chercher de l'ombre dans les étroits sentiers.

Bientôt cet exemple fut imité. Les jeunes gens offrirent d'abord des parasols champêtres aux jeunes filles, qui

auraient pu gâter leur teint aux ardeurs du soleil, puis aux vieilles femmes, qui auraient pu attraper mal à la tête.

Ce spectacle rappelait cette forêt qui marche dont parle le poète anglais, et qui effraya si fort l'armée du roi Marbeth.

Seul, Célestin Lobbejoie l'approuvait pas.

— Vit-on jamais chose pareille ? disait-il. N'aurait-on pas mieux fait de rester chez les mariés, au lieu de faire attendre les viandes qui rôissent ?

Et comme Martin Riaux, pendant une courte halte, remerciait avec effusion les gens qui avaient bien voulu l'accompagner dans sa visite à l'oncle Robin :

— Oh ! il n'y a pas de danger qu'ils le quittent, ajouta Lobbejoie. Ils savent qu'il y a à manger au retour. Tu peux les promener toute la journée sans risquer d'en égarer un seul. Ils sont bien trop gourmands pour te lâcher d'un pas.

Une décharge générale de pistolets et une multiple explosion de pétards le firent sauter en l'air.

— Ça, c'est bête, cria-t-il en courant se cacher derrière un arbre. Voilà comme les accidents arrivent !

On vint lui tirer de nouveaux coups de feu dans les oreilles.

— C'est pour faire peur aux loups, lui dit-on ; c'est pour faire peur aux loups !

Mais lui, tout tremblant :

— Vous croyez plaisanter ? reprit-il. Il n'en est pas moins vrai qu'on en a tué un avant-hier... et on a aperçu la louve qui se sauvait... et on sait qu'elle a des louveteaux à nourrir !

On lui répondit par ce chant, qui est de tous les pays :

Prévenons-nous dans les bois  
Pendant que le loup n'y est pas.

Ce fut comme un signal pour la bande joyeuse.

Les enfants se mirent à faire une ronde, tout en chantant.

Puis les jeunes filles, se groupant autour de la mariée, proposèrent d'aller danser en quadrille sous les grands châtaigniers.

— Et manger ? s'écria Célestin Lobbejoie abasourdi. Et manger ?

On ne l'écouta pas.

Toute la noce se dirigea vivement vers les grands châtaigniers, qui étaient pleins.

C'est là que venait d'avoir lieu la lutte terrible et mortelle entre la louve affamée et Marcelle Gaubert.

L'orchestre, composé de deux violons et d'une clarinette, se plaça sur une éminence et préluda.

Puis les jeunes gens se mirent à danser, tandis que les vieux causaient entre eux, regardant et se rappelant leur vingtième année.

L'air était doux, vif et parfumé, sous ces grands arbres dont les dômes immenses interceptaient les rayons du soleil.

Tous les assistants se sentaient enivrés par cette joie sans mélange que causent un beau jour et un mariage.

Sous l'ombrage sonore retentit bientôt cette chanson, tandis que les couples entrelacés foulaient d'un pied léger le sol couvert de mousse :

Aux feuilles détreintes,  
Chantons !  
Sous les feuilles vertes,  
Dançons !

Le printemps rayonne,  
Puis l'été mûrit,  
Puis le père autonne,  
Mûrit les fils finaux,  
Tout renait sans cesse,  
Mais le temps sans cesse,  
Et notre jeunesse  
Ne revient pas.

Aux feuilles détreintes,  
Chantons !  
Sous les feuilles vertes...

Mais Marianne Riaux pensa un cri. — Sous les feuilles vertes, dit-elle... oui, là, il y a quelque chose qui s'agite. Voyez ! voyez !

Elle désigna le petit Jean enveloppé dans la mante de sa mère et suspendu aux branches comme dans un hamac improvisé.

Les danses furent interrompues.

On s'approcha, on l'entoura.

La tige d'arbre fut ployée jusqu'à terre, la mante fut décrochée, puis une exclamation de surprise s'échappa de toutes les poitrines :

— Un enfant ! c'est un enfant !

— Ah ! c'est plus fort ! ajouta Célestin Lobbejoie. Je m'étais laissé dire que les châtaigniers ne produisaient que des châtaignes...

Marianne fit un geste d'impatience.

— Tu n'as pas la parole, cousin Lobbejoie, reprit Martin Riaux d'une voix ferme.

Et la nouvelle mariée, se penchant vers l'enfant :

— Oh est ta mère ? interrogea-t-elle.

Jean, tout étonné, regarda autour de lui.

Mais vous ne voyez donc point qu'il ne parle pas en core ? reprit Célestin Lobbejoie. Croyez-vous donc qu'il va vous donner des renseignements exacts comme s'il était brigadier de gendarmerie ?

— Où est la mère ? répéta Marianne.

Et Jean tendit vers elle ses petites mains.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa.

Une autre femme voulut le prendre. Il tourna la tête et se cramponna au cou de Marianne.

— C'est le fils de Marcelle Gaubert, dit celle-ci en le reconnaissant.

— Oui, reprit Martin Riaux, cette mante lui appartient, et si Marcelle n'est pas ici, c'est qu'elle est morte.

Il montra à Marianne, en lui faisant signe de se taire, un groupe sombre et immobile au fond du gouffre qu'ils dominaient.

C'était la veuve et la louve sanglantes et inanimées. Ce triste spectacle expliquait suffisamment ce qui s'était passé.

— Elle est morte pour défendre son fils, continua Martin Riaux d'une voix émue. Silence ! N'oublions pas que ce jour doit être un jour de fête pour tous les amis qui sont nos invités. Mais fier-vous à moi, Marianne, j'ai soin que cette digne femme ne reste pas sans prières et sans sépulture.

Puis il considéra l'enfant avec compassion.

— Pauvre orphelin ! murmura-t-il.

— Orphelin ? Oh ! non ! répliqua Marianne vivement. Et si vous voulez...

Elle n'acheva point.

— Excusez-moi, reprit-elle. J'en ai trop dit, peut-être... et vous êtes le maître, Martin Riaux.

Elle jeta un regard d'ineffable tendresse sur l'enfant, puis fit un pas vers quelques femmes pour le remettre entre leurs mains.

— Marianne ! dit Martin Riaux en la rappelant... Marianne !

Puis il ajouta :

— N'est-il pas à vous ? Ne vous a-t-il pas choisie entre toutes pour sa mère ? Oh ! gardez-le. Nous sommes riches, et il sera heureux. Et je l'aime, Marianne, car il m'a prouvé que vous êtes la meilleure des femmes, comme vous en êtes la plus belle.

— Ça va-t-il finir ? cria Célestin Lobbejoie. Mangera-t-on aujourd'hui, oui ou non ?

— On mangera, cousin, et il y aura un convive de plus, répondit Martin Riaux.

Dès que la détermination des nouveaux époux fut connue, elle rencontra une approbation universelle.

— Le petit Jean est gentil ! disent les femmes.

Et les hommes, les vieux surtout, ajoutèrent :

— C'est une bonne action ; et quand on inaugure son entrée en ménage par une bonne action, la maison qu'on habite est bien vite respectée.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

FIN

## HISTOIRE DE DEUX BASSONS DE L'OPÉRA

I

Les vieux abonnés de ce pauvre Opéra, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amoncellement de cendres et de ruines, se souvenaient encore de deux musiciens de l'orchestre.

Ils s'appelaient Jolliet et Laroche et jouaient du basson, un des instruments les plus disgraciés et les plus fatigants qui aient été imaginés. Les gens du métier savent seuls tout ce que le basson exige d'études préliminaires et d'aptitude musicale. Pour les gens du monde, ce n'est qu'un instrument fort laid, dépourvu de charme et d'une utilité contestable. Les gens du monde ont tort. Mais le joueur de basson ne figure point au nombre de ces musiciens favorisés qui courent rapidement à la fortune et qui accrochent la gloire en passant ; il n'est pas ni sous l'étoile de ces instrumentistes privilégiés qui, après dix ans de gammes chromatiques, se retirent dans leurs terres, où ils vivent en princes. Hélas ! non ; le basson ne nourrit aucune prétention de gloire ni de fortune. Il vit à l'ombre des pupitres, évite avec soin les *solé* ambitieux, et n'élève la voix que durant les *rinforzando* et autres tapages mélodiques. Jusqu'à ce que l'heure de l'émancipation ait sonné, le basson restera le paria de l'orchestre.

Jolliet et Laroche formaient donc le type le plus pariait de la véritable amitié sur cette terre. C'étaient, en 1836, deux vieux amis de vingt-cinq ans. Depuis un quart de siècle, ces deux hommes, par un pacte tacite, s'étaient sondés l'un à l'autre. Ils demeuraient dans la même maison, sur le même palier, et une porte de communication existait entre les deux appartements ; ils se voyaient tous les jours, ils prenaient leurs repas ensemble, ils mettaient en commun leurs peines, leurs plaisirs, leur bourse, leurs di-

ses, les  
ouvert  
mière v  
lié s'éta  
choses  
moins e  
gent av  
beau je  
un sou  
faire.  
Ce lu  
deur d  
artist  
l'end  
qui fur  
mais pa  
guettes  
étaient  
ils n'ava  
rent ver  
menade  
sieurs s  
rait un p  
du quart  
un mass  
Fouvert  
en plein  
sio. Non  
Châtré  
Ce fut à  
virtuose  
pièce de  
petits b  
bles, et  
fois l'im  
mané qu  
moment  
banc de  
Il est  
marin s  
suyées.  
gers de  
charme  
Jolliet e  
de sa ra  
goisses ;  
l'interv  
les appo  
leçons q  
jeunes g  
nête.  
Celle d  
seau sur  
même b  
midi, on  
au logis  
daient d  
naux et l  
en portie  
montre d  
Un mat  
entra cha  
contume  
qu'il se p  
on recon  
rougeur  
meil. Il f  
machinal  
le bord d  
— Je n  
— Hein  
au plus h  
— Il y  
sionnaire  
— Toi  
— Moi  
depuis tr  
— C'est  
— Si c'  
question  
— Pari  
d'air lug  
pelles M  
— Tu n  
— Pas  
Mortie, n  
amitié su  
— C'est  
— En t  
frontém  
plus Dep  
— Bon  
riage ?  
Jolliet  
As-tu b



ses, leurs bémols et leurs espérances; Laroche lisait à livre ouvert dans le cœur de Jolliet, et Jolliet déchiffrait à première vue les plus secrètes pensées de Laroche. Leur amitié s'était faite par hasard, comme se font la plupart des choses ici-bas, dans un temps où ils n'avaient pour patrimoine que fort peu d'argent et beaucoup d'illusions. L'argent avait disparu, que les illusions duraient encore, et un beau jour, ils se rencontrèrent sur le pavé de Paris sans un sou et ne possédant que leurs bassons pour se tirer d'affaire.

Ce jour-là, ils parlèrent longuement de l'art, de la grandeur de l'art, de la sainteté de l'art, de la noble mission des artistes, — et ils se couchèrent sans souper. La journée du lendemain se passa en courses, en visites, en sollicitations qui furent vaines. Ils frappèrent à la porte des théâtres, mais partout les places étaient prises, ils visitèrent les guinguettes, on leur répondit que les orchestres de danse étaient au grand complet. Cependant, le soir venu, comme ils n'avaient rien mangé depuis trente heures, ils se dirigèrent vers les Champs-Élysées. C'était le moment de la promenade : sous prétexte de respirer l'air pur du soir, les Parisiens s'y étaient rendus en foule, en sorte que l'on y respirait un peu moins que dans la plus étroite arrière-boutique du quartier Saint-Denis. Les deux amis se glissèrent dans un massif, apprêtèrent leurs instruments et commencèrent l'ouverture de la *Caravane*, ce pont aux anses des artistes en plein vent. Par malheur, la place n'était pas bien choisie. Non loin de Jolliet et de Laroche, un physicien et un théâtre de polichinelle captivaient l'attention de la foule. Ce fut à peine si de rares spectateurs s'approchèrent des virtuoses, qui pillèrent bagage sans avoir reçu une seule pièce de monnaie. Mais le Dieu qui donne la pâture aux petits bassons prit en pitié la misère des deux pauvres diables, et, comme ils allaient recommencer pour la cinquième fois l'immuable ouverture, vint à passer un honnête mélomane qui jeta cinq francs dans le chapeau de Jolliet, au moment où celui-ci, défilant, se laissait tomber sur un banc de pierre.

Il est des souvenirs qui ne sortent jamais du cœur. Le marin se complait dans le récit des tempêtes qu'il a essuyées. Le vieux soldat se remémore avec délices les dangers de la bataille; ceux qui ont été pauvres éprouvent un charme très-vif à s'entretenir de leur ancienne pauvreté. Jolliet et Laroche n'avaient pas de plaisir plus grand que de se raconter leur temps d'épreuves et leurs journées d'angoisses; non pas qu'ils fussent devenus millionnaires dans l'interval, mais du moins ils étaient à l'abri du besoin, les appels de l'Opéra, joints au produit de quelques leçons qu'ils donnaient en ville et dans des pensionnats de jeunes gens, leur assurant une aisance médiocre, mais honnête.

Cette existence coulait calme et limpide comme un ruisseau sur un lit de sable doré. Le matin, ils se levaient à la même heure et déjeunaient en tête-à-tête; dans l'après-midi, on donnait des leçons; l'heure du dîner les ramenait au logis, et les soirs où l'Opéra faisait relâche, ils se rendaient dans un petit café du boulevard, lisaient les journaux et buvaient une bouteille de bière, après l'avoir jouée en partie liée aux dominos. Tout cela réglé à la façon d'une montre de Genève.

Un matin, au mépris des saintes lois de l'habitude, Jolliet entra chez Laroche deux heures plus tôt qu'il n'en avait la coutume. A cette infraction, Laroche n'hésita pas à penser qu'il se préparait quelque chose de grave. Quant à Jolliet, on reconnaissait facilement à la pâleur de ses joues et à la rougeur de ses yeux qu'il avait passé une nuit sans sommeil. Il fit deux ou trois tours dans la chambre, épousseta machinalement le marbre de la cheminée, vint s'asseoir sur le bord du lit, et dit enfin à Laroche :

— Je n'y tiens plus !  
— Hein ? quoi ? qu'y a-t-il ? demanda Laroche intrigué au plus haut point par cet exorde *ex abrupto*.  
— Il y a, dit Jolliet en baissant les yeux comme une pensionnaire prise en faute, il y a que je suis un monstre !...  
— Toi ?  
— Moi-même. J'ai un secret, un secret à moi tout seul, depuis trois mois, et tu n'en sais pas le premier mot.  
— C'est donc bien grave ?  
— Si c'est grave ! Dans ce que je vais te dire, il y a une question de vie ou de mort pour notre vieille amitié !  
— Parle donc vite, interrompit Laroche ; tu as un diable d'air lugubre qui me donne la chair de poule. Tu me rappelles M. Levasseur dans son rôle de Bertram.  
— Tu sais, dit Jolliet, si je t'aime sincèrement ?  
— Tu ne m'as pas encore donné le droit d'en douter.  
— Pas plus tard qu'hier soir, dans un entr'acte de la *Muette*, nous cautions de l'avenir, et je disais que notre amitié suffisait à mon bonheur.  
— C'est vrai ; eh bien ?  
— Eh bien, je mentais, mon bon Laroche, je mentais effrontément. Je suis un faux ami ; ton amitié ne me suffit plus ! Depuis longtemps il me manque quelque chose.  
— Bon ! s'écria Laroche, je te vois venir ; tu rêves le mariage ?  
Jolliet rougit et ne répondit pas.  
As-tu bien songé, continua Laroche, à tout ce que l'in-

tervention d'une jeune femme apportera dans notre intimité de trouble et de désordre ? Toi, marié, quelle place occupera-tu dans ton affection ? Et je suppose qu'il te vienne des enfants, car enfin il faut tout prévoir, dans quel coin obscur de ton cœur l'amal Laroche sera-t-il relégué ?  
— A toi la prendre place ; demain, comme hier, comme toujours. Et, d'abord, ce mariage n'est pas encore fait ; bien plus, il ne se fera qu'avec ton consentement. Et puis la femme que j'ai choisie ne changera rien à nos habitudes. Ce n'est point une jeune fille, comme tu paraîs le croire, c'est une femme raisonnable qui nous aimera tous les deux, qui nous soignera tous les deux ; car nous ne sommes plus jeunes, Laroche ; avec l'âge viendront les infirmités, et ne sera-t-il pas bien doux de trouver chez nous, à poste fixe, une compagne toujours bonne et dévouée ?

Ainsi parla Jolliet ; il dit ces choses et de bien plus éloquentes encore. Laroche, à demi ébranlé, consentit à voir la future de son ami. C'était véritablement une bouse femme, qui, à force de douceur et de vertus civiles, acheva de gagner la cause du mariage. Trois semaines après, Jolliet était donc marié, et, au grand étonnement de Laroche, il n'y eut rien de changé dans la maison ; il ne vit qu'une amie de plus.

Ce fut là, jusqu'en 1836, le seul épisode qui vint troubler leur profonde tranquillité. Cette nocé impromptue jeta bien, dès l'abord, un certain émoi dans l'association, mais, peu à peu tout retourna dans l'ordre habituel. Quant à Jolliet, pour convaincre son ami que le mariage ne lui portait aucun préjudice, il redoubla de prévenances, de soins affectueux et d'amitié ; si bien que Laroche ne tarda pas à convenir qu'il n'avait jamais été plus heureux de sa vie.

L'intérieur des deux bassons de l'Opéra offrait au regard charmé un spectacle calme, reposé, à la manière des intérieurs de l'école flamande. L'appartement était carré, mais les carreaux reluisaient mieux qu'un plancher d'acajou ; on se sentait miré dans les meubles de noyer ; les rideaux étaient tout simplement en caoutchouc blanc, avec des bordures rouges, mais tout cela si propre et d'un si joli arrangement, qu'on oubliait volontiers la mesquinerie du fond pour ne songer qu'aux charmantes coquetteries de la forme. M<sup>me</sup> Jolliet, instituée surintendante générale des deux appartements, avait la haute main dans la maison ; depuis l'armoire au linge, ce luxe des petits ménages, jusqu'aux caisses de fleurs qui égayaient le bord des fenêtres, elle surveillait tout, elle dirigeait tout. Jolliet et Laroche n'avaient donc plus qu'à se laisser vivre, et ils vivaient le plus doucement du monde.

Sur ces entrefaites, un grand malheur vint affliger la communauté. Un jour, Laroche fut rapporté sur un brancard, souillé de sang et privé de connaissance. Le malheureux avait été renversé par une voiture et foulé aux pieds par les chevaux. Laroche resta couché trois longs mois, durant lesquels ses appointements furent suspendus, et où il perdit la plupart de ses élèves. Pour subvenir à tant de dépenses imprévues, M<sup>me</sup> Jolliet improvisa une foule d'économies auxquelles son mari applaudit de grand cœur : on supprima un plat au modeste dîner, et le café fondamental du matin fut remplacé par ces fantastiques bouillons que débilitent sans pudeur certains restaurants à prix fixe. Jolliet, qui comptait acheter un habit noir, fit retourner une vieille redingote bleue, aimant mieux payer le médecin de son ami que son propre tailleur.

Nous n'essayerons pas de dire tout ce que souffrait Laroche pendant sa maladie. Aux souffrances physiques, qui ne furent rien moins que supportables, il faut joindre les souffrances morales, et celles-là sont les plus affreuses. Laroche voyait la gêne de ses amis, et ce spectacle le désespérait. Chaque visite du médecin, chaque potion nouvelle envoyée par le pharmacien, lui faisait pleurer des larmes amères.

— O mon Dieu ! s'écriait-il, faites que je guérisse promptement ! rendez-moi ma santé et mon basson, afin que je m'acquitte envers eux.

Un jour, Laroche prit à part le médecin et lui demanda s'il répondait de sa guérison. Dans le cas où l'amputation eût été nécessaire, il avait résolu de se laisser mourir plutôt que de continuer à ruiner inutilement ses amis. Fort heureusement, l'Esculape répondit des deux jambes de son malade, et l'événement justifia sa prédiction. Mais que de soins et surtout de dépenses n'exigeait pas encore l'état du pauvre Laroche ! Or, les privations de toute nature que s'imposait les Jolliet ne suffisaient déjà plus. Des bains avaient été prescrits, des bains très-chers, mais d'un effet sûr, selon le docteur, et il ne restait pas d'argent à la maison.

— Adélaïde, dit Jolliet à sa femme, tu l'as entendu : la santé de Laroche est entre nos mains.

M<sup>me</sup> Jolliet poussa un soupir et garda le silence.

— Comment ! reprit le vieux basson, tu paraîs triste ? tu ne partages pas ma joie quand je te dis...

— Tu sais bien ce que tu m'as dit, interrompit M<sup>me</sup> Jolliet. Sa santé est entre nos mains ; mais la remède indiqué ne se donne pas, il se vend, et fort cher.

— Eh bien ?

— Eh bien ! nous ne possédons pas de quoi en faire l'acquisition.

Jolliet ressentit une grande douleur ; un nuage passa devant ses yeux, et il eut besoin de s'appuyer contre la muraille.

— Comment ! dit-il, faute de quelques misérables pièces de cinq francs, je laisserai mourir mon ami ? c'est impossible !

— Comprends-tu ma tristesse à présent ? Je t'aurais bien conseillé de demander une avance à l'Opéra ; mais le mois prochain est le mois du terme, et c'est tout au plus si nous pourrions satisfaire le propriétaire.

Ce fut au tour de Jolliet à soupirer et à ne rien répondre. Oh ! comme il maudissait sa pauvreté ! comme il envia le sort des riches ! Il y a dans la vie de tout homme, si probe et si honnête qu'il soit d'ailleurs, un jour, une heure, une minute, où l'ange des mauvaises pensées parle en maître, en vainqueur. Cette heure était sonnée pour Jolliet. Un grand orage grondait sur sa tête et dans son cœur. Il blasphéma Dieu, qui lui avait fait une existence toute pleine de sacrifices et de privations ; il se demanda à quel sert la vertu, s'il n'est pour elle aucune récompense sur cette terre. Il sortit et marchant droit devant lui, le hasard le poussa dans le passage des Panoramas, et il s'arrêta cloué devant les carreaux de ces changeurs qui étaient leurs richesses derrière une mince cloison de verre. La vue de l'or lui brûlait les yeux, et il ne tarda pas à prendre la fuite, craignant de commettre un crime. Il courut tout d'une haleine jusqu'à la porte de Frascati, monta rapidement l'escalier, jeta son chapeau aux laquais gâdonnés de M. Bonazel et fouilla avec angoisse dans sa poche. O joie inspirée ! il y trouva cinq francs, cinq francs qui devaient alimenter le ménage pendant trois jours, et qu'il lança sur le tapis. Peu fait aux mystères du trente-et-quarante, Jolliet attendait encore l'arrêt du sort, que sa pièce avait déjà disparu dans la caisse de la banque, attirée par l'inflexible réseau ; et cependant il voulait de l'argent, il lui fallait de l'argent ! Son imagination en délire lui montrait Laroche près de succomber, lui tendant les bras et criant de sa voix mourante : « Sauve-moi, sauve-moi ! » Tout à coup, Jolliet ralentit sa course vagabonde. Il venait de songer au mont-de-piété, cette ressource désespérée qui est aux pères de famille ce que les usuriers sont aux fils de famille. Il tira de son gousset sa montre, le seul bijou qu'il eût jamais possédé, et se dirigea en toute hâte vers la rue des Blancs-Manteaux. — Le lendemain, Laroche commençait à prendre les bains prescrits par le docteur.

Une des distractions les plus douces du malade consistait à s'entretenir de l'Opéra et de tout ce qui se passait au théâtre. Or, si l'on se souvient, il se préparait de grandes choses rue Le Peletier. On disait que le directeur ne renouvelait pas l'engagement de Nourrit, et cette nouvelle excitait une vive rumeur dans le public et parmi les artistes. L'orchestre surtout était dans un émoi profond. Tous ces musiciens, pour la plupart blancs sous les burnous, tous ces hommes qui avaient vu Nourrit débiter, qui avaient assisté à ses progrès de chaque jour et qui savaient combien cet excellent chanteur était capable de grand encore, se demandaient comment une administration intelligente pourrait jamais commettre une faute si grave. Quant à Jolliet et à Laroche, ils refusaient d'y croire et c'était pour eux le sujet d'interminables causeries.

(La suite au prochain numéro.) ALBÉRIC SECOND.

Succès! *Leves de feu!* *Cuir de Russie*, valse de J. Klein.

GRAND DICTIONNAIRE DE PIERRE LAROUSSE

Livraison immédiate. 15 gros volumes in-8°  
30 mois de crédit à 20 fr. par mois  
LIBRAIRIE ABEL PILON, 33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

## DES COSMÉTIQUES

(Suite)

*Cosmétiques destinés à la reproduction des cheveux.*

Je vous ai parlé des huiles et des pomades destinées à l'entretien de la chevelure ; je vais vous donner aujourd'hui mon opinion sur les cosmétiques qu'on emploie généralement pour faire repousser les cheveux.

Je suis convaincu qu'il n'y a pas une seule de mes lectrices qui ne connaisse quelques personnes atteintes de calvitie. Je me permets donc de vous demander si vous avez jamais vu une tête chauve se recouvrir de cheveux à la suite de frictions ou d'unctions avec n'importe quelle pomade. La réponse ne me paraît pas douteuse ; elle sera négative. Jugez par là de la confiance que vous pouvez avoir dans tous ces cosmétiques à nous proposer qu'on vous annonce comme devant infailliblement vous restituer la chevelure que vous avez perdue. Est-ce à dire pour cela qu'il n'y ait absolument rien à faire pour entraver la perte des cheveux ou pour en faciliter la reproduction ? Loin de moi cette pensée décourageante. L'homme est une belle saison sans doute, mais les femmes, et beaucoup d'hommes sont femmes

sur ce point, dirait la Fontaine, ne sont jamais pressés d'y arriver. Aussi ferai-je tous mes efforts pour vous aider à réparer les injures du temps.

Si vous ch rez à faire repousser vos cheveux, au lieu de vous froter la tête avec un spécifique quelconque, essayez de découvrir la cause du mal qui vous inquiète, et, une fois celle-ci connue, si vous ne trouvez pas le remède, vous aurez au moins la certitude de ne pas employer, pour faire repousser vos cheveux, des cosmétiques capables de vous enlever ceux qui restent. Car je vous ai déjà dit que les causes de calvitie sont très-nombreuses, et il est incontestable que le même traitement ne peut pas s'appliquer indistinctement à tous les cas.

La calvitie est-elle le résultat de la vieillesse? il ne faut pas songer à la réparer; les faux cheveux peuvent seuls nous en consoler. En dehors de ces cas, il faut avoir égard à la constitution, aux maladies antérieures, à l'âge même de la personne, à l'état particulier du cuir chevelu, aux affections dont il peut être le siège. C'est pour n'avoir pas pris toutes ces précautions, dit Cazeneuve, d'est pour avoir négligé ces règles, qui dominent toute l'hygiène du cheveu, que l'on a pu voir, dans un grand nombre de cas, une chevelure, déjà menacée de calvitie, se dégarnir avec une rapidité effrayante, par suite et par l'effet de l'emploi empirique et irrationnel de certains cosmétiques excitants, de l'eau d'Albion, par exemple.

Il n'est pas de substance qu'on n'ait imaginée pour faire repousser les cheveux. Mais leur nombre même prouve leur inefficacité. Ainsi, je ne citerai que pour mémoire l'huile d'aspic, d'aïron, de genièvre; les graisses de taupe, de crapaud, de chatailgnier, de noyaux de pêche; les chairs de saumons, de grenouilles, de lézards, de sangsues. Vous comprendrez facilement quels effets toutes ces substances pouvaient produire sur une tête plus ou moins chauve. Cependant, il existe des cosmétiques dont quelques médecins paraissent avoir retiré certains avantages réels; telle est la pommade de Dupuytren, dont voici la formule :

- 1<sup>o</sup> Miel de buff. . . . . 300 grammes.
- Acétate de plomb cristallisé. . . . . 5 —
- Baume noir du Pérou. . . . . 50 —
- Alcool à 21°. . . . . 50 —
- Teinture de cantharides. . . . . 2 —
- Teinture de girofle. . . . . 10 gouttes.
- Teinture de cannelle. . . . . 10 —

On enduit tous les soirs le cuir chevelu avec gros comme une noisette.

Telle est encore la pommade de Sœteler qu'on emploie tous les soirs en onctions sur la tête, après l'avoir préalablement lavée à l'eau de savon.

- 2<sup>o</sup> Suc de citron. . . . . 4 grammes.
- Extrait de quinquina. . . . . 5 —
- Teinture de cantharides. . . . . 4 —
- Huile volatile de cédrat. . . . . 1 gr. 30 centig.
- Huile de bergamote. . . . . 0 30 —
- Miel de buff. . . . . 60 grammes.

Le docteur Cazeneuve, qui s'est particulièrement occupé de l'hygiène de la chevelure, dit avoir obtenu de bons résultats des deux pommades suivantes :

- 3<sup>o</sup> Sulfate de quinine. . . . . 1 grammes.
- Baume du Pérou. . . . . 1 —
- Huile d'amandes amères. . . . . 8 —
- Miel de buff préparée. . . . . 30 —

Pour onctions tous les soirs.

- 4<sup>o</sup> Tannin. . . . . 1 grammes.
- Vanille. . . . . 1 —
- Huile d'amandes douces. . . . . 8 —
- Miel de buff préparée. . . . . 30 —

Ces quatre espèces de pommades dont je viens de vous donner les formules peuvent ne pas être d'une efficacité absolue dans tous les cas; mais elles ont l'avantage d'avoir été indiquées et expérimentées par des hommes compétents, et à ce titre on peut les employer sans craindre les accidents qui résultent souvent des préparations fabriquées par des parfumeurs entièrement étrangers à l'art de guérir.



1. Gisiers, Étrépagny, Mainville. — 2. Les deux Andelys, Écrouis, vallée d'Andelle. — 3. Pignas. — 4. Ivry-la-Bataille et la plaine Saint-André. — 5. Évreux, Coches, Verzeuil, Bressail, Nonsecourt, Danville.



6. Beaumont-le-Roger, Barcourt, Brionne, Fontaine-la-Forêt et la Rivière-Thibouville. — 7. Beauville, Epaignes, Cornelles-Lieurzy, Saint-Georges et le Lévin. — 8. Costume de deuil du Boccaux et du Lévin. — 9. Quillebeuf. — 10. Louviers, Pont-de-l'Arche, Gailles, Amfreville et la campagne de Neubourg.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE. — ANCIENNES COIFFURES DU DÉPARTEMENT DE L'ÈURE. (Gravures extraites de la *Mosaïque*.)

LE BARON BRISSE.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre.

DINER DE FAMILLE

- Potage au macaroni avec parmesan.
- Matélotte de carpes et d'anguille.
- Côtelettes de mouton Soubise (purée d'oignons).
- Perdreaux rôtis.
- Céleri au jus.
- Écrevisses en surprise.
- Bavarois au marasquin.

LES ÉCREVISSES EN SURPRISE

L'écrevisse est une des plus ravissantes châtresses accordées aux gourmands par le Seigneur; cependant on sait peu généralement les moyens de l'honorer suivant tous ses mérites. Quand on les a servies en bouillottes ou à la bordelaise, quand on a fait des bisques ou des courts, on croit avoir fait ses devoirs envers « cet humble testacé qui, du sein des plus faibles ruisseaux, monte sur les plus grandes tables, » c'est là une grave et bien triste erreur.

Au temps passé, les cuisiniers avaient plus d'égards pour l'écrevisse. S'ils en avaient le temps, ils ne manquaient jamais, avant de les mettre à cuire, de les placer dans un vaisseau avec du lait et du persil, et de les y laisser une demi-journée; les écrevisses buvaient le lait et leur chair s'imprégnait ainsi de la saveur du persil!!

Pour les faire passer de vie à trépas, ils les mettaient dans une casserole posée sur des cendres chaudes, avec un verre de vin blanc, un morceau de beurre, quelques tranches de citron et d'oignons, du sel et force fines herbes. Dès qu'elles étaient mortes, ils les retiraient et les laissaient égoutter, la préparation avait ensuite lieu.

J'ai dit ici comment, après avoir placé sous la coquille

RÉBUS



Explication du dernier rébus : l'a fait fait sortir le loup du bois.

PARIS. — A. COUILLIAT, IMPRIMEUR-GÉNÉRAL.

de chacune d'elles un morceau de beurre manié avec des fines herbes et assaisonné de sel et de poivre, on les faisait rôtir embrochées sur des bâtonnets fixés ensuite à une broche, en les arrosant de la marinade où elles étaient mortes. Leur accommodement en surprise est une préparation dont les amateurs feront bien de prendre note.

Après leur avoir fait prendre le goût du persil et les avoir tuées et égoutées, comme il a été dit ci-dessus, les mettre au feu dans de l'eau salée et les retirer au premier bouillon. Enlever les petites pattes et le corps, et tout ce qui est sous la coquille.

Faire une farce fine dans laquelle entrèrent les intérieurs pliés et passés au tamis et un petit saupisson; puis remplir les intérieurs des écrevisses d'un peu de saupisson bien enveloppé de farce, bien souder le tout, passer à deux reprises chaque écrevisse dans de l'œuf battu, puis dans de la mie de pain bien fine; les frire d'un beau blond et les servir dressées en rocher, surmontées de persil frit.

Le saupisson se compose de riz de veau, foie de volaille, jambon, langue à l'écarlate, champignons blanchis, truffes, si on en a, et d'une réduction d'un roux mouillé de bouillon.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE

ANCIENNES COIFFURES DU DÉPARTEMENT DE L'ÈURE

(D'après les dessins originaux publiés par M. P. Philippe en 1834.)

« Si nos pères reparaissent au milieu de nous, ils pourraient se croire transportés sur une terre étrangère. Ici, tout se renouvelle sous l'indéfectible niveau d'une rapide civilisation; les costumes eux-mêmes subissent l'influence du mouvement général, et la mode n'a respecté que les coiffures de femmes. »

Que dirait aujourd'hui M. A. Carrel, l'auteur des lignes que nous venons de citer? Le nivellement qui le signalait n'a fait que croître, et les coiffures normandes elles-mêmes, ce dernier rempart de la tradition du quatorzième siècle, ne lui résistent plus. Aussi, avons-nous jugé opportun de leur donner ici un dernier souvenir. A l'aide des dessins de M. Philippe, qui nous ont paru d'une exactitude scrupuleuse, et sans sortir pour aujourd'hui du département de l'Èure, nous avons cherché à représenter ses modes d'autrefois les plus caractérisées. — (*La Mosaïque*.)

Nous profitons de cet emprunt que nous faisons au journal *la Mosaïque* pour recommander tout spécialement à nos lecteurs cet intéressant recueil qui égale, s'il ne les surpasse, les meilleures magazines si répandues chez nos voisins d'outre-Manche.

Ajoutons que, grâce au choix scrupuleux de son texte et de ses gravures, *la Mosaïque* peut être mise entre les mains de la jeunesse.

PETITE CORRESPONDANCE

Le printemps sourit sur votre livre en fleurs. — Je ne peux que vous renvoyer au numéro de la *Revue de la Mode* qui a publié une élégante toilette dessinée avec un soin minutieux, sur ces modèles mêmes. Je ne me rappelle pas exactement la date; c'est, je crois, au mois de juin. Je suis d'avis d'employer les deux méthodes, c'est-à-dire de mailletter l'un jusqu'à trois mois et d'adopter ensuite la layette anglaise. Quand l'enfant est trop jeune, rien n'est plus difficile que de l'habiller suivant la mode anglaise; à trois mois, en revanche, rien n'est meilleur et plus salubre. Vous r'avez par la poste un devis de layette provenant de la même source que les dessins du journal. Il faudrait voir la pelisse, pour donner un conseil pratique ou savoir au moins en quelle étoffe elle est faite.

Mme H. de R. — Les détails que vous me demandez dépasseraient le cadre un peu restreint de la Petite Correspondance et ne seraient pas complets. Vous les trouverez au Courrier de la Mode.

Une abonnée. — Très-prochainement le patron de chemise de femme; les autres ont paru il y a quelques mois.